

Sexe et politique – la politique du sexe

FEP

Palerme

24, 25, 26 octobre 2019

Qu'est-ce qui gouverne le sexuel ?

Qu'en est-il aujourd'hui de la célèbre affirmation de Freud «L'anatomie, c'est le destin.» ? Ceci en référence à Napoléon le quel avait coutume de dire « La géographie, c'est le destin des hommes. »

Remarquons d'abord que depuis la fin des années soixante, l'adage de Freud n'a cessé d'être mis à l'épreuve : de par les progrès accomplis par la médecine en matière de contraception, procréation médicale assistée, mais aussi endocrinologie et chirurgie.

Sans doute aussi de par l'incidence de la psychanalyse : Lacan n'a-t-il pas fait valoir, mathèmes à l'appui, que le sujet, quelque soit son sexe, pouvait s'autoriser à se ranger du côté masculin ou féminin ?

Enfin, plus récente et largement médiatisée, notons l'apparition de la notion de « genre » et des « *gender studies* » enseignées maintenant à l'université, ainsi que le rôle actif des communautés «*queer*», *LGBT*, etc.....

C'est officiel : on peut désormais s'affranchir du sexe déclaré à la naissance, celui qui « fait loi » et au-delà. Nouvelle de taille pour ceux qui ne se reconnaissent pas dans le sexe auquel ils sont assignés et rêvent d'une autre anatomie : de savants protocoles ayant été mis en place afin de « répondre à la demande »... à la demande d'un changement de sexe; parfois de la part de pré-pubères accompagnés de leurs parents... Dans les consultations spécialisées les files d'attente sont longues dit-on, au point qu'au Brésil, on en arrive à parler « d'épidémie », non sans évoquer la contagion hystérique... On ne peut pas cependant écarter l'idée d'un retour dans le réel de ce qui n'aurait pas été symbolisé, les conditions n'y étant pas ou plus...

Fi donc du sexe s'il ne convient pas !...

Ces interventions dans un cadre médical disent sans doute quelque chose de notre époque : de son rapport au réel du corps et du sexe étant donné les nouveaux moyens mis à disposition pour réaliser des rêves peut-être aussi anciens que l'humanité... Mais un homme qui n'est plus un homme est-il une femme ? Une femme qui n'est plus une femme est-elle un homme ?

Qu'en est-il alors de la sexualité, de l'acte sexuel, du rapport à l'autre ?

Qu'il s'agisse aujourd'hui de ce qu'il y a de plus « branché » dans la mode du vêtement, du mariage ou de la parenté, un certain flou s'installe quant à la représentation de la différence homme/femme. Fondamentale jusqu'ici dans toute société, celle-ci tend à s'effacer. Ce ne peut être sans conséquences...

S'il s'agit de s'affranchir du réel du corps, n'est-ce pas d'abord de ses limites ?

Le sexe en est une, et bien entendu pas la moindre ; introduisant une division biologique entre hommes et femmes qui se complique du fait qu'en tant que vivants ils sont parlants et ainsi pris dans une dimension symbolique à laquelle l'ethnologie et la psychanalyse se sont notamment intéressés.

Si l'interdit de l'inceste constitue un principe fondamental, qu'est-ce qui selon le mythe d'Oedipe gouverne le sexuel si ce n'est, à son insu, l'attrait d'une jouissance à laquelle ne cesse d'aspirer le désir ? Interdite ou impossible, cette jouissance mène cependant le sujet sur la voie du symptôme en tant que « retour du refoulé » pour Freud et pour Lacan « mode de jouissance d'un corps habité par le signifiant » : à commencer par le signifiant phallique, celui qui représente la possibilité pour le désir de se réaliser.

Le sexuel, le « il n'y pas de rapport sexuel » touche ainsi au cœur de l'alliance et de la béance entre le désir et la jouissance.

C'est bien en effet à partir des symptômes et en particulier des symptômes dits « de conversion » présentés par ses patientes que Freud en est venu à éclairer le désir inconscient qui y était à l'œuvre. Ceci grâce à la *talking cure*, la cure par la parole qui deviendra la psychanalyse.

De sorte que l'on peut se demander si la visée des thérapies actuelles inspirées par les neurosciences et cherchant à cibler le symptôme afin de l'éradiquer, ne reviendrait pas, si elles y parvenaient, à éliminer une dimension essentielle au sujet.

Ces thérapies qui se targuent d'être « validées scientifiquement » dénotent pour les psychanalystes une méconnaissance profonde de la nature et de la fonction du symptôme qui a affaire pour le sujet humain avec la vérité de son désir.

Au lieu de viser la disparition pure et simple du symptôme en tant qu'« intrus », ne s'agit-il pas plutôt d'en libérer le désir qui s'y est fixé ? La réduction du symptôme ne pouvant s'effectuer parfois qu'au prix d'un long travail qui ne dispense pas d'avoir à faire, en dernière analyse, au roc de la différence sexuelle...

Si, au fil d'une cure analytique, on note la résorption des symptômes, la structure du sujet qui à la base présente quelque chose d'irréductible s'avère indissociable du pli pris par la jouissance du sujet, celle d'un corps, un corps sexué et mortel, d'abord parlé puis parlant ; ceci à partir de quelques signifiants qui l'ont fait exister et tenir - plus ou moins bien...

Ce qui implique qu'on ne peut y toucher sans certaines précautions...C'est sans doute d'ailleurs un aspect du problème de la passe...

Pour le psychanalyste, il n'y a pas de symptôme en soi. Le symptôme est toujours celui d'un sujet dont l'histoire singulière, à nulle autre pareille, s'est engagée à partir de quelques signifiants essentiels; comportant un ou des traumatismes auxquels son imaginaire ne parvient pas toujours à parer et ayant inéluctablement affaire à ses pulsions... Des pulsions qui interviennent en particulier autour de ce que Freud a appelé les « zones érogènes » mettant en jeu le réel du corps, l'intérieur/l'extérieur et de cette façon le rapport à l'Autre.

Distincte de l'instinct, la pulsion a été définie par Lacan comme « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ». Ce dire participe de la demande qui, en termes freudiens, introduit une différence, un écart entre la satisfaction recherchée et celle obtenue en relançant le désir du sujet s'il en prend acte. Dans le cas contraire, celui d'une fausse adéquation, le désir s'enlise en fabriquant du symptôme.

Sans doute existe-t-il des symptômes « typiquement masculins » et d'autres « très féminins ». C'est autour du rapport à la fonction phallique, au désir et aux modalités de la jouissance que Lacan dans les mathèmes de la sexuation différencie les positions « homme » et « femme ». Le désir, côté masculin y est centré par l'objet du fantasme

tandis que, côté féminin, il est partagé entre les enjeux phalliques et une jouissance dite « autre » ; jouissance pour laquelle ont résolument opté les mystiques auxquel(le)s cette année là, celle du séminaire « *Encore* », Lacan s'est particulièrement intéressé...

Conclusion

Peut-être grisé, « boosté » par ses prodigieux exploits scientifiques et technologiques, l'homme souhaitant sans doute améliorer sa condition et s'en donnant les moyens, en arrive-t-il aujourd'hui à tenter de passer outre son destin sexué et mortel ? Souhaiterait-il en se saisissant du mystère de la vie s'approprier des pouvoirs autrefois dévolus à Dieu ; ceci au risque d'une déshumanisation ?

Nous vivons une époque où il y a dans l'air du « Tout est possible » : jusqu'à se refaire un corps, une anatomie... selon son vœu !... Plus besoin de rêver, de prier afin qu'un miracle s'accomplisse ; il suffit de le demander... à la médecine...

Ce qui pose la question de savoir si le père primordial, imaginativement tout puissant et modèle du patriarcat désormais honni, n'est pas entrain de réapparaître sous une autre forme : celle prise dans notre société par la façon dont les effets de la science et ses applications technologiques font désormais autorité; une autorité qui paraît illimitée alors que ses limites sont pourtant claires lorsqu'elle se positionne comme ne voulant rien savoir de la question du désir et de la jouissance.

Si « tout » devient possible, alors l'interdit de l'inceste se trouve touché... et donc le désir... : ébranlant, voire dissolvant la notion même de différence – sexuelle, générationnelle (on pense ici au clonage...)- et produisant une société gagnée par la jouissance et l'angoisse, avec leurs conséquences sur le lien social...

Plus que jamais la psychanalyse semble avoir sa raison d'être et par conséquent être appelée à tenir sa place. Ceci au moment même où, de façon assez logique, le discours actuel lui en fait de moins en moins... Cette société cependant est celle à laquelle nous participons et où nous avons la responsabilité que Freud nous a transmise.

Une politique de la psychanalyse peut-elle être autre que celle menée à l'intérieur de chaque cure : celle qui consiste à préserver la place du désir et lorsque celle-ci disparaît, la faire et refaire ?

Étant donné le contexte actuel, la psychanalyse a-t-elle à ne pas s'en tenir au retrait dans laquelle elle s'exerce mais aussi à s'inscrire socialement d'une autre façon qu'elle ne l'a fait jusqu'ici ?

Il ne saurait y avoir de psychanalyse abstraite, désincarnée. Cette pratique requiert la présence, celle des psychanalystes comme celle des analysants ; ceci passant par une relation transférentielle sur laquelle le discours de la société n'est pas sans influence et sait aujourd'hui se montrer réfractaire : en nous rappelant peut-être simplement notre place, qui, elle aussi, n'est jamais donnée à l'avance ni acquise, mais toujours à recréer...

Annick Galbiati